

Mademoiselle de Joncquières La vengeance d'une femme

Denis Desjardins

Numéro 317, janvier 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90112ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desjardins, D. (2019). Compte rendu de [Mademoiselle de Joncquières : la vengeance d'une femme]. *Séquences : la revue de cinéma*, (317), 22–23.



Mademoiselle de Joncquières

La vengeance d'une femme DENIS DESJARDINS

... Récit classique mais intemporel, donc moderne, puisqu'il parle de fourberie, de manipulation, de trahison, mais aussi de sincérité du cœur, de pardon et même d'affirmation féminine, bref de tous les vices et de toutes les vertus, tous sujets qui, quand on y pense, jouent encore un rôle dans notre société actuelle, plus de 230 ans après l'œuvre de Diderot.

Délaissée par son amant, une marquise ourdit une terrible vengeance dont les incidences s'avèreront surprenantes.

Étrange destinée que celle de ce récit enchâssé dans le roman *Jacques le fataliste et son maître*, de Denis Diderot, écrit quelques années avant la Révolution française. Enchâssé, inséré, voire plaqué ? Il faut dire que la structure singulière de cette œuvre ainsi que ses changements de ton irréguliers déconcertèrent plus d'un lecteur de son époque. Une hôtelière, personnage épisodique, entreprend au milieu du livre de narrer à ses clients les déboires amoureux du marquis des Arcis. Ce passage, qui ne tient la route que pendant une quarantaine de pages, reste pourtant celui dont on se souvient le plus ; peut-être, justement, parce qu'il suit une ligne directrice qui se fait beaucoup plus lâche dans l'ensemble du roman. Peut-être aussi parce qu'on peut observer dans l'histoire du marquis et de sa maîtresse, madame de La Pommeraye, une sorte de conte moral où passion et vengeance font bon ménage. Un peu dans la veine des célèbres *Liaisons dangereuses* de Laclos, sans oublier l'influence de Rousseau ou même de Sade. À cette époque prérévolutionnaire, les frasques

libertines étaient en effet, comme tout autre sujet non conformiste, un sujet fort prisé, et inépuisable.

Par ailleurs, la vengeance est un thème récurrent dans l'histoire littéraire (et cinématographique !). On n'a qu'à penser à *l'Odyssée*, au *Cid* et à nombre de grands romans populaires du 19^e siècle, tels *Le Bossu*, *Le Comte de Monte-Cristo* ou *La porteuse de pain*, où faire justice devient un absolu. Mais au temps des Lumières, c'est surtout la vengeance du cœur qui domine, et les femmes en sont souvent les instruments, comme chez Laclos.

Il y a aussi un peu d'humour chez Diderot, aspect qui n'inspira sans doute pas le janséniste Robert Bresson lorsqu'il adapta – un peu lourdement, oserions-nous dire avec le recul – ce récit sans titre dans son film *Les Dames du bois de Boulogne*, en 1945. Il était donc plus que temps qu'un autre cinéaste s'approprie l'histoire du marquis des Arcis. Et qui donc aurait pu le faire mieux qu'Emmanuel Mouret ?

On connaît depuis longtemps la finesse et l'humour particulier de Mouret, auteur rohmérien qui, comme son maître, privilégie les situations amoureuses plus ou moins inextricables, coup de théâtre à la clé. Depuis ses premiers opus (*Laissons*



Lucie faire et *Vénus et Fleur*), films charmants quoiqu'un peu minces, Mouret a considérablement enrichi sa connaissance de l'âme humaine. Voilà qu'il nous propose, pour sa première incursion dans le film d'époque, une œuvre lumineuse, non seulement par la splendeur du décor (que de promenades enchanteresses dans ces parcs baignés de soleil!), mais aussi par celle de ses protagonistes. Manifestement, pour nous faire partager les états d'âme du marquis, Mouret – qui cette fois-ci reste derrière la caméra – a choisi des actrices au charme irrésistible. Cécile de France, d'abord, c'est-à-dire la marquise de la Pommeraye, dont les manipulations morales sont distillées au compte-goutte, de telle manière que malgré lui, le spectateur se fait prendre petit à petit à son jeu. La ravissante Alice Isaaz, ensuite, dans le rôle-titre (créé par Mouret, puisque dans le roman elle s'appelle mademoiselle Duquënoi, dite d'Aison); son apparente pureté (factice, mais gardons-en ici la cause), sa «tête d'une vierge de Raphael sur le corps de sa Galathée» et sa retenue rendraient plausible, voire inévitable chez le moindre chaud lapin tout renoncement à la frivolité, et le marquis n'y manquera pas en tombant follement amoureux d'elle. Édouard Baer, justement, joue le rôle finalement assez complexe du marquis; on l'a rarement vu si juste et si subtil.

En fait, on retient surtout de cette histoire de vengeance une totale absence de manichéisme. Malgré la question morale, il demeure malaisé de juger le comportement de chacun de ses protagonistes; ainsi ne peut-on condamner le marquis ni pour sa naïveté,

ni pour son rejet de la marquise. De même, pourrait-on conspuer celle-ci en raison de sa machination? Non, sans pour autant la trouver exemplaire. Mouret a d'ailleurs ajouté un personnage, grande amie de la marquise, qui vient lui faire contrepoint en lui livrant ses réflexions personnelles. Quant à la complicité de mademoiselle de Jonquières et de sa mère, elle n'est pas loin d'être justifiable dans les circonstances. Voilà donc des personnages fort nuancés dont le réalisateur parvient à nous décrire les mœurs, davantage redevables à cette fatalité chère à Diderot qu'à un destin tracé par un Dieu égaré dans ses propres principes.

Un autre atout de ce film remarquable est la richesse de ses dialogues, dans une langue qui doit autant à Mouret qu'à Diderot, puisqu'il s'agit d'une adaptation relativement libre. À notre époque où la langue française, au cinéma, en chanson ou dans les médias – ici comme de l'autre côté de l'Atlantique –, est parfois réduite à de navrants borborygmes, devient-il donc judicieux de tourner des films d'époque pour lui redonner tout son éclat? En tout cas, dans la mesure où une histoire surgie du passé trouve des échos dans l'époque contemporaine, il n'y a pas lieu de s'en priver. C'est bien le cas de *Mademoiselle de Jonquières*, récit classique mais intemporel, donc moderne, puisqu'il parle de fourberie, de manipulation, de trahison, mais aussi de sincérité du cœur, de pardon et même d'affirmation féminine, bref de tous les vices et de toutes les vertus, tous sujets qui, quand on y pense, jouent encore un rôle dans notre société actuelle, plus de 230 ans après l'œuvre de Diderot. ▲

Passion et vengeance font bon ménage

Origine : France
Année : 2018
Durée : 1 h 49
Réal. : Emmanuel Mouret
Scén. : Emmanuel Mouret, d'après un texte de Diderot
Images : Laurent Desmet
Mont. : Martial Salomon
Mus. : Bach, Vivaldi, Boieldieu
Son : François Méreu, Maxime Gavaudan, Mélissa Petitjean
Dir. Art. : David Faivre
Cost. : Pierre-Jean Larroque
Int. : Cécile de France (Madame de La Pommeraye), Édouard Baer (le marquis des Arcis), Alice Isaaz (Mademoiselle de Jonquières), Natalia Dontcheva (Madame de Jonquières), Laure Calamy (l'amie de madame de La Pommeraye).
Prod(s) : Frédéric Niedermayer
Dist. : K-Films Amérique